

À contretemps

Entretien avec Paul Chamberland

Gérard Fabre

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, G. (2013). À contretemps : entretien avec Paul Chamberland. *Spirale*, (246), 37–41.

Dépouillée de ces oripeaux stylistiques, l'écriture n'est plus tenue de révéler une pensée ineffable ou un objet sublime. La dure réalité s'impose à elle : l'inscription dans le monde social, dans sa vulgarité et sa cruauté, ne peut lui être épargnée.

LA RÉSONANCE D'UN CORPS MIS À NU

« Un jour » décrit un monde souillé, abîmé. L'homme y apparaît à travers ses organes les plus vils et ses déjections. C'est un homme voué à l'empalement et à la trépanation : à souffrir et à être percé, transpercé. Quand il est question du « cœur » c'est sous le joug du privatif « sans », ou suivi de l'adjectif « étranglé » : le cœur, comme une gorge que des mains enserrent, ou une voix empêchée de s'exprimer.

Dans « Un jour », le poète est mis à nu, comme l'a été le prisonnier. C'est déchu qu'il entre en scène. La louange et le pathos ne sont plus de mise. Comme si le métro le déchiquetait « à la station Berri-Dumontigny », un « bulldozer politique » passe sur lui ce « vendredi policier », durant lequel les forces de l'ordre défoncent les portes, au mépris de la justice. Cette intrusion reste « de travers dans le cul », là où l'intimité est pénétrée et violée, où la personne se sent humiliée et broyée.

LE FIN MOT DE L'ÉNIGME

L'énigme des deux derniers vers (« ils arrivèrent chez moi / pour me faire parler ») ne fait que rajouter à la banalisation de l'acte d'écriture. « Parler », telle est bien la fonction de l'écrivain, mais elle ne renvoie plus à l'idée de tribune ou d'agora : elle est détournée, avilie, criminalisée. Le poète est d'autant plus humilié ici que c'est son instrument de travail — sa parole — que les intrus (le pronom personnel « ils », d'autant plus menaçant qu'il ne désigne personne nommément) veulent lui extorquer. Ce détournement porte atteinte à la fonction noble de parler, communément privilégiée au regard d'autres manifestations corporelles, jugées plus triviales. Censé procurer du plaisir par le ciselage, puis l'offrande de son texte, le poète se décrit lui-même comme un objet de vassalisation et de souffrance. Sommé de parler, il n'est plus que l'ombre de lui-même. †

1. Gérald Godin, « Un jour », dans *Ils ne demandaient qu'à brûler : poèmes 1960-1993*, édition revue et augmentée par André Gervais, préface de Réjean Ducharme, Montréal, L'Hexagone, « Rétrospectives », 2001 [1987], p. 274-275.
2. *Index de « Parti pris » (1963-1968)*, établi par les assistants du Centre d'étude des littératures d'expression française de l'Université de Sherbrooke, sous la direction de Joseph Bonenfant, 1975.
3. Repris dans Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, Éditions de l'Hexagone, « Itinéraires », 1994 p. 105-113.



À contretemps

Entretien avec Paul Chamberland

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRARD FABRE

SPIRALE — Revenir sur l'aventure de *Parti pris*, c'est se plonger dans un passé « qu'il faut accepter de voir plus mouvant que le présent et plus incertain que l'avenir », pour reprendre les mots de Pascal Quignard. Cette incertitude du regard rétrospectif, comment l'appréhendez-vous ?

PAUL CHAMBERLAND — Au Québec même, je ne constate guère plus qu'une remémoration nostalgique de « ce temps-là », du moins telle que j'en recueille parfois l'expression dans les propos informels qu'on tient en ma présence. Pareille nostalgie prend généralement comme motif plus large toute l'effervescence, autant culturelle que politique, qui a caractérisé les années 1960, du premier gouvernement Lesage à l'émergence du Parti Québécois ou, en 1970, à la Nuit de la poésie ainsi qu'aux « événements d'Octobre ».

SPIRALE — *Parti pris* s'insère dans le récit de fondation du Québec et fait office de « mythe ». Est-on condamné à une exhumation stérile ? Des échos peuvent-ils se produire, comme, par exemple, dans *Fermaille*, une revue créée par des étudiants de l'UQAM en plein « Printemps érable » ?

PAUL CHAMBERLAND — Des échos, oui, comme on a pu encore en retracer lors du « Printemps étudiant » de 2012. *Parti pris* n'est en somme que l'un des foyers de cette constellation de mouvements émancipateurs des années 1960. Dans le milieu universitaire, on trouve certaines études qui traitent soit du contenu éditorial de la revue, soit des œuvres littéraires d'auteurs de *Parti pris* ou plus ou moins associés à sa mouvance. J'avoue ne m'être guère intéressé à ces travaux, non parce que j'en sous-estimais la valeur, mais parce que,

sans doute, j'éprouvais peu d'empressement à reconsidérer ce qui en fait l'objet.

SPIRALE — La primauté affirmée de la révolution dans sa dimension nationale s'accompagnait d'un internationalisme au sens marxiste du terme. Cela conduisait-il à un rapprochement avec la gauche anglophone canadienne ?

PAUL CHAMBERLAND — Du fait de la position « marxiste-léniniste » de *Parti pris*, plusieurs de ceux qui gravitaient autour de la revue sont entrés en contact avec quelques personnes appartenant à cette gauche anglophone (communistes, trotskystes, etc.). Ces contacts n'ont toutefois donné lieu à guère plus que des rapports informels.

« *Décolonisation* » est incontestablement le maître mot. Notre vision de la situation historique du Québec et notre volonté d'une émancipation révolutionnaire du peuple québécois trouvent là leur trait paradigmatique.

SPIRALE — On peut éprouver une impression de contretemps à la lecture de *Parti pris*, où sont mis en avant Marx, Sartre et les théoriciens de la décolonisation (Frantz Fanon, Jacques Berque, Albert Memmi). Alors qu'à Paris, on se targue de faire œuvre de « modernité » en se démarquant de Sartre : le « Nouveau roman » et le structuralisme évincent peu à peu l'existentialisme ; *Tel quel* concurrence *Les temps modernes* ; la sémiologie et les sciences sociales font de l'ombre à la philosophie. L'aura de *Parti pris* ne provient-elle pas, précisément, de ce que ses rédacteurs ont su dire de fondamental sur la société québécoise en évitant tout alignement sur les pensées à la mode ?

PAUL CHAMBERLAND — La pensée de Sartre a certes compté pour nous, mais à un degré variable selon chacun. Pierre Maheu a été le plus sartrien d'entre nous et Jean-Marc Piotte l'était à peine. Il convient de préciser que nous étions surtout inspirés par l'auteur des *Situations*, le préfacier de Fanon ou de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Léopold Sédar Senghor. En somme, le Sartre politique, l'intellectuel « engagé » au cours de la lutte de libération nationale des Algériens. Il y a lieu de replacer l'influence de Sartre dans le contexte international d'alors, celui de la décolonisation et des mouvements anti-impérialistes. « Décolonisation » est incontestablement le maître mot. Notre vision de la situation historique du Québec et notre volonté d'une émancipation révolutionnaire du peuple québécois trouvent là leur trait paradigmatique. Algérie, Vietnam, Cuba : tels auront été

pour nous les points chauds et attractifs qui inspiraient nos prises de position et notre combat. Il n'est pas jusqu'à notre « marxisme-léninisme » qui n'ait été marqué et infléchi par la problématique de la décolonisation, comme c'était, du reste, le cas pour de nombreux mouvements révolutionnaires dans ce qu'on appelait alors le « Tiers monde ». Rien d'étonnant à ce que, outre celle de Berque, les œuvres de Frantz Fanon, *Les damnés de la Terre*, et d'Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*, aient marqué de manière si décisive notre interprétation de la situation québécoise. Memmi, du reste, mis au courant du recours que nous faisons à son analyse et après avoir pris connaissance de la réalité québécoise, s'est déclaré tout à fait d'accord avec notre lecture. Nous avons le sentiment (sans doute excessif) que l'émancipation du Québec s'inscrivait dans la dynamique d'une conjoncture internationale de luttes anti-impérialistes. Voilà pourquoi nous avons eu comme position de principe primordiale l'étroite articulation entre la cause de l'indépendance et la transformation révolutionnaire de la société. Le célèbre livre de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, est nettement inspiré par un tel idéal.

L'« impression de contretemps » que suscite en vous la lecture des textes de *Parti pris*, en regard de la « modernité » à l'œuvre en France à la même époque (structuralisme, Nouveau roman, *Tel Quel*) vous porte à penser que *Parti pris*, du fait d'être resté étranger à ce qui prévalait alors à Paris, aurait échappé à l'oubli en ce qu'il aurait su produire une analyse originale et appropriée de la situation québécoise. Chose certaine, la revue a très rapidement obtenu une large audience dans le milieu intellectuel. Elle est devenue sans doute, par le fait même, indissociable du moment historique dans lequel elle s'est inscrite.

Au cours de la première partie des années 1960, j'ai lu quelques romans d'Alain Robbe-Grillet, de Michel Butor, de Nathalie Sarraute ; Roland Barthes, notamment *Mythologies* ; Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*. Néanmoins, ces lectures n'ont pas eu d'incidence sur ma production écrite d'alors, poèmes ou articles. Notez que j'aurai cessé de participer activement à la production de la revue dès août 1966, date de mon arrivée en France (le séjour, jusqu'en 1968, sera ininterrompu). Peu avant mon départ, je lis *Les mots et les choses* de Michel Foucault. Je puis dire que cette lecture est la première qui ait provoqué alors un bouleversement dans l'orientation de ma pensée. Par la suite, une fois immergé dans l'ambiance parisienne, je suis vivement entraîné dans le champ d'attraction « structuraliste ». Je me plonge dans des études de linguistique et de sémiotique ; avec quelques amis québécois, j'étudie à fond les textes de Louis Althusser et de ses disciples ; et, bien entendu, je lis régulièrement *Tel Quel*. Mais surtout, je me passionne pour la pensée et l'œuvre alors émergente de Jacques Derrida. J'assiste à l'un de ses cours publics à l'École normale (« La pharmacie de Platon », qui fera l'objet du texte éponyme). Et, grâce à Gaston Miron, je fais la connaissance de Michel Deguy et fréquente à l'occasion

des poètes français. C'est ainsi que je nouerai avec Robert Marteau une amitié, d'autant plus durable qu'il séjournera à Montréal pendant douze ans.

Ce que je viens d'évoquer brièvement a contribué fortement à m'engager alors dans un tournant dont le recueil de poèmes *Éclats de la pierre noire d'où rejailit ma vie* (1972) porte manifestement la trace. Par la suite, une fois revenu à Montréal, je lirai avec grand intérêt les revues et les textes des *Herbes rouges* et de *La nouvelle Barre du jour*. Et je m'investirai à fond dans le mouvement de la contre-culture.

SPIRALE — À cet égard, quels courants aux États-Unis ont alimenté vos réflexions et votre inspiration ?

PAUL CHAMBERLAND — À l'époque de *Parti pris*, j'ai commencé à m'intéresser aux auteurs de la *Beat Generation*. Particulièrement à Allen Ginsberg, dont le célèbre poème « *Howl* », que j'ai lu en version originale, a fait sur moi l'effet d'une détonation. Je ne peux pas ne pas en reconnaître la répercussion dans le style enfiévré de *L'afficheur hurle*, dont le titre à lui seul a clairement valeur d'indication à cet égard.

SPIRALE — Que dire de la place d'Aimé Césaire, à qui vous dédiez « Méridien de la colère », un poème publié en 1963, et que vous évoquez dans *Parti pris* en janvier 1965 ?

PAUL CHAMBERLAND — Lors du tournage du film de Jean-Daniel Lafond, *La manière nègre* (consacré à Aimé Césaire), à la Martinique, à l'été 1991, j'ai eu, en tant qu'« interlocuteur » québécois, l'occasion de longues et splendides conversations avec l'auteur des *Armes miraculeuses*. Il m'apprit que, grâce à Miron, il avait été mis au courant de l'existence de l'ouvrage de Vallières et qu'il avait été étonné de ce que le concept de négritude eût trouvé une aire d'extension tout à fait inattendue au nord de l'Amérique. Cette anecdote me donne l'occasion de dire à quel point la lecture des poèmes de Césaire ainsi que du *Cahier d'un retour au pays natal* et du *Discours sur le colonialisme* m'a marqué profondément.

SPIRALE — Quelles sont vos rencontres que vous jugez décisives ? Pouvez-vous expliquer pourquoi ?

PAUL CHAMBERLAND — Voilà une question qui a pour effet de déployer un large éventail de considérations. Dès le début de mes études universitaires, en 1961, j'entre en contact avec un milieu littéraire, artistique et intellectuel d'une vive effervescence. Les occasions de rencontres sont nombreuses et elles impliquent tant des personnes que des œuvres ou des interventions. Pour mes contemporains, notamment ceux qui participent à la fondation de *Parti pris*, ce milieu-là est fortement stimulant. Comment discerner nettement ce qu'a pu avoir de « décisif » telle ou telle rencontre ? Des aînés comptent, plusieurs âgés d'à peine dix ans de plus. Des lieux éditoriaux, tels la revue *Liberté* et les Éditions de l'Hexagone, offrent de passionnants débats d'idées ou des œuvres mar-

quantes et novatrices. De ces aînés, je distinguerai quelques-uns qui ont particulièrement contribué à mon cheminement.

Gaston Miron, tout d'abord, aura joué pour moi, comme pour d'autres de ma génération, le rôle d'initiateur tant pour la découverte de la poésie d'ici et d'ailleurs que pour un style de militantisme qui associait la vigueur de la parole et la détermination dans l'action à entreprendre. Et ses poèmes, s'ils ne paraissaient alors que par extraits dans des revues, produisaient une vive impression, notamment quand il les confiait, ce qui était fréquent, à l'écoute de quelques-uns, voire d'un seul, souvent à l'improviste, par exemple quand on le croisait sur le trottoir. J'ai connu Jacques Brault alors que j'étais très jeune, comme professeur lors de mes études collégiales, ensuite à l'université. À sa manière discrète, mais judicieuse, il m'aura accompagné, notamment dans l'apprentissage de l'écriture poétique. Et j'appréciais déjà hautement l'œuvre de l'auteur de *Suite fraternelle*. Au cours des années 1965-1966, je fréquente Hubert Aquin, dont l'essai « La fatigue culturelle du Canada français » m'apparaît, et c'est le cas de beaucoup, comme une très pénétrante interprétation de l'ambiguïté caractéristique de ce qu'on n'appelait pas encore *le Québec*. Aquin était un brillant causeur, pétulant d'esprit, et je lui dois, entre autres choses, beaucoup quant à la compréhension des grands romanciers du XX^e siècle, tels que Robert Musil, Hermann Broch ou James Joyce. Pierre Vadeboncoeur, alors jeune avocat syndicaliste, a fait forte impression sur moi comme sur mes camarades. Il était membre du collectif de la revue *Situations*. Avec *La ligne du risque*, le polémiste à la plume élégante et acérée mettait exemplairement en relief l'exigeant exercice de la liberté engagée dans le combat pour l'émancipation tant des travailleurs que de la société québécoise. J'aimerais enfin parler de Patrick Straram (qui s'était surnommé le Bison ravi), parce qu'il a marqué quelques-uns d'entre nous d'une forte empreinte. Il a d'ailleurs collaboré régulièrement à la revue. Parisien d'origine, il avait été, très jeune, du cercle des situationnistes. Il m'aura ouvert des perspectives inédites sur le jazz, le blues, le cinéma d'avant-garde, surtout français (la Nouvelle Vague ; Jean-Luc Godard était pour lui le plus grand), et surtout, c'est l'héritage situationniste, une démarche tout à la fois critique et inventive, conçue comme une transformation radicale des relations entre les êtres humains comme de la vie quotidienne (c'est, du reste, lui qui m'a fait connaître la *Critique de la vie quotidienne* d'Henri Lefebvre).

SPIRALE — Vous avez rencontré Henri Lefebvre chez Jacques Berque, dans les Landes, à Saint-Julien-en-Born. Dans un livre paru en 1989, Berque explique comment il a trouvé au Québec, « en ces Français de la dépossession, une contrepartie de l'Algérie, peut-être encore plus ancrée en moi que cette dernière ». Il cite votre nom, parmi ceux d'autres Québécois « qui voyaient en eux-mêmes des colonisés, ces Français noirs », ajoutant qu'il se sentait « requis pour leur cause ». Quel souvenir gardez-vous des échanges avec ces deux grandes figures intellectuelles ?

PAUL CHAMBERLAND — Avant de séjourner à Paris, de 1966 à 1968, j'ai eu l'occasion de rencontrer, avec plusieurs autres, Jacques Berque. Je crois me rappeler que Gaston Miron était de ceux qui avaient rendu possible cette rencontre, qui fut remarquablement intense et chaleureuse, la personnalité de Berque y contribuant pour beaucoup. Nous avons lu alors *Dépossession du monde*, paru en 1964, et cette lecture nous avait grandement émus. J'ai revu Berque à Paris. Puis il y eut ce bref, mais fort agréable séjour, à l'été 1967, à Saint-Julien-en-Born, au cours duquel j'ai fait la connaissance d'Henri Lefebvre, dont j'ai apprécié la vive intelligence et l'humour. Je dois à Berque, lors de conversations, et ce, grâce à la qualité évocatoire, poétique de son verbe, une précieuse initiation à ce monde de l'humanité arabo-musulmane, particulièrement

Après coup, je me suis rendu compte à quel point cette immersion dans les « événements » aura été pour moi révélatrice de ce que j'appellerais la tradition révolutionnaire, toujours vivace, du peuple de Paris.

maghrébine, qui a durablement marqué ma perception. C'est, du reste, grâce à lui que j'ai pu effectuer un séjour, ponctué de rencontres heureuses et significatives, en Tunisie et en Algérie en janvier 1968.

SPIRALE — Et de Lucien Goldmann, avec qui vous vouliez préparer une thèse à Paris ?

PAUL CHAMBERLAND — J'avais lu avec grand intérêt son *Dieu caché* lors de mes études de philosophie à l'Université de Montréal et, par la suite, des ouvrages de Georg Lukács. S'inscrivant, quoique de manière autonome, dans le champ du marxisme, sa théorie de sociologie de la littérature, le « structuralisme génétique », me semblait tout indiquée pour élaborer une thèse de doctorat, dont l'objet était littéraire. Toutefois, au moment où je m'inscrivais dans son séminaire de l'École pratique des hautes études, Goldmann était déjà miné par la maladie qui allait l'emporter quelques années plus tard. Chose cocasse, il me convoqua un jour pour me dire que sa méthode n'avait jamais donné de résultats probants dans le cas de la poésie (mes recherches portaient alors sur l'œuvre d'André Breton). Il m'a transmis copie d'un mot de recommandation adressé à Barthes. Mais ce dernier me pria de l'excuser, la maladie l'empêchant de me recevoir dans l'immédiat. Puis vint le printemps 68...

SPIRALE — Comment avez-vous réagi à cet événement, que vous viviez en direct ?

PAUL CHAMBERLAND — Inscrit à la Sorbonne, j'ai commencé à « participer » de près au mouvement de contestation étudiante dans le courant du mois d'avril. Comme la grève sociale avait pris une ampleur considérable au point de paralyser tous les transports, publics comme individuels, et que j'habitais alors dans une pension en banlieue, à Choisy-le-Roi, j'ai eu la chance d'être hébergé par une amie française dont l'appartement était situé rue du Cherche-Midi : en plein cœur de l'action ! Avec quelques camarades québécois, je passais mes journées dans les divers lieux « stratégiques » (la Sorbonne, l'Odéon). J'ai participé à de nombreuses « manifs » ou à de vastes rassemblements. Par chance, j'ai échappé par deux fois à de brutales manœuvres répressives (les CRS !). Après coup, je me suis rendu compte à quel point cette immersion dans les « événements » aura été pour moi révélatrice de ce que j'appellerais la tradition révolutionnaire, toujours vivace, du peuple de Paris.

SPIRALE — Comment percevez-vous aujourd'hui l'Hexagone ? Est-ce encore là que le Québec peut trouver des interlocuteurs ou vous semble-t-il que la fracture océanique s'est aggravée ?

PAUL CHAMBERLAND — Mon départ pour Paris a été essentiellement motivé par mon désir de poursuivre mes études universitaires. Mai 68 aura joué un rôle décisif dans le tournant que j'ai pris, dès mon retour à Montréal, en direction de l'utopie et du mouvement contre-culturel, alors en plein essor. À la suite de brefs séjours ultérieurs en France, il m'est arrivé d'éprouver un sentiment singulier, qui demeure toujours présent à mon esprit. Je tente de le décrire en peu de mots alors qu'il est complexe et quelque peu déconcertant. Paradoxalement, l'attachement que j'éprouve pour la France, et particulièrement Paris, a eu pour effet de rendre désirable le « retour » au pays natal. Non du fait de quelque nostalgie. Il s'agit de tout autre chose : comme si je reprenais un parcours migratoire (celui des ancêtres ?), je vais au-devant d'une terre (encore) nouvelle en obéissant à cette obscure impulsion, venue de la France ancestrale, d'en « transplanter », en vue d'une autre floraison, ce qui en a fait la « vertu », accumulée depuis tant de siècles. Je sais bien qu'un tel sentiment ressortit à une vision proprement mythique, dont je dirai tout de suite qu'elle n'est pas étrangère à celle de Robert Marteau telle qu'il l'a élaborée dans *Mont-Royal* et *Fleuve sans fin* (certains poèmes de *L'enfant doré* font du reste allusion à cette « filiation »). Comme vous voyez, mon sentiment à l'égard de l'Hexagone est, et ce depuis longtemps, tout à l'opposé d'un rejet ou d'une rupture. Je constate avec joie que, plus que jamais, à divers égards, nombreux sont les « interlocuteurs » qui entretiennent de féconds échanges d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

SPIRALE — Dans *L'afficheur hurle*, vous écrivez : « *il y a des fraternités dans le malheur* ». André Major vous dédie, dans *Le pays*, un poème intitulé « En ton cri tous les cris ». L'identification du « *darned canuck* » à la négritude procédait-elle de l'affirmation d'une communion dans la souffrance ou, plus intellectuellement, de la mise en récit d'un

destin pathétique commun ? Était-ce un moyen de souligner que l'aliénation est générale ? Vous insistiez dans *Parti pris* sur « la condition de minoritaire », qui « est essentiellement aliénante ». Les différences de degré d'oppression des peuples servaient alors à nier la situation de colonisation des Québécois, de sorte que « notre malheur est la demi-vérité de notre confort ». Qu'est devenue cette conviction qu'il existe une communauté de souffrance, propice à une identification victimaire ? N'est-elle pas entamée par le discrédit des indépendances et des révolutions naguère célébrées, leur reflux tragique et pathétique ?

PAUL CHAMBERLAND — Votre question ouvre plus d'un chemin. Quelle direction prendre ? Il est d'autant plus difficile de trancher que les fils s'entrelacent, et c'est sans doute inévitable. J'essaie de m'en tenir à ce que j'appelle

Je ne crois pas « surinterpréter » si je dis qu'une fois fortement exprimée par Miron l'aliénation du Canadien français colonisé, nous avons puisé dans ses poèmes et ses écrits la source d'une puissante motivation dans la lutte contre l'oppression.

rais la tonalité affective qui donnait sa charge dynamique aux convictions et à l'exercice de pensée qui étaient alors les miens. Mais comme pareil examen rétrospectif ne va pas sans risque de méprise ni l'interposition de souvenirs-écrans, il convient de le faire avec grande précaution. Dans l'expression « des fraternités dans le malheur », je crois pouvoir dire que le mot nettement accentué était alors « fraternité » : tout se passe comme si la ferme prise en compte de la situation de colonisation des Canadiens français du Québec, avec toutes les carences et les modalités d'aliénation (notamment d'ordre linguistique : la diglossie) qu'elle implique, donnait fortement appui à un élan de solidarité avec tous les peuples aux prises avec une situation d'assujettissement analogue. D'où la détermination à nous engager dans un combat dont nous savions l'enjeu international, ainsi que le désir d'être reconnu par nos « frères » comme partie prenante de ce combat. Le dernier vers du poème « *Speak white* » de Michèle Lalonde évoque cette perspective de manière limpide et simple : « *Nous savons que nous ne sommes pas seuls.* » L'impulsion à agir relègue à l'arrière-plan le pathos victimaire (lequel, je le note incidemment, marquera fortement l'œuvre d'Hubert Aquin). Cela dit, le malheur et la souffrance collectifs d'où surgit, pressante, la volonté d'émancipation, personne mieux que Miron ne lui aura donné une expression aussi puissante.

L'« aliénation délirante », puisqu'intolérable, du « *damned canuck* », c'est de son corps même d'« *homme agonique* » qu'il en a tiré les « monologues » si bouleversants. « Les notes sur le non-poème et le poème » associent à la manière poétique un discours (« sur le colonialisme » !) confondant de lucidité blessée. Je ne crois pas « surinterpréter » si je dis qu'une fois fortement exprimée par Miron l'aliénation du Canadien français colonisé, nous avons puisé dans ses poèmes et ses écrits la source d'une puissante motivation dans la lutte contre l'oppression.

Une dernière remarque, appelée par votre allusion aux tentatives faites pour « nier la situation de colonisation des Québécois ». De telles manœuvres ont bel et bien eu lieu, souvent inspirées par de la mauvaise foi. Cela dit, quand j'écrivais que « *notre malheur est la demi-vérité de notre confort* », j'avais expressément en vue le fait d'une société qui jouissait, dans son ensemble, d'un niveau de vie découlant de la prospérité de l'économie nord-américaine à cette époque. Dès les années 1950, les Canadiens français du Québec commençaient à vivre dans ce qu'on appelait déjà une « société de consommation » (le confort !). Nous n'étions pas un peuple acculé à la misère et au dénuement, donc nous ne pouvions prétendre au titre de « vrai » peuple colonisé ! Tel était l'argument des adeptes du statu quo, de ceux qui tenaient par-dessus tout à ce que « *rien ne change au pays du Québec* », pour reprendre ces mots souvent cités du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*.

SPIRALE — S'il fallait chercher un dénominateur commun à votre itinéraire depuis l'aventure de *Parti pris*, quel serait-il ?

PAUL CHAMBERLAND — Rendre compte en quelques lignes de ce qu'aura signifié pour moi l'après de *Parti pris*, c'est-à-dire plus de quatre décennies, serait une entreprise désespérée. Curieusement, aux yeux de certains, j'aurais prolongé, depuis ce temps, une vie posthume. À la fin des années 60, j'ai été brusquement mis à l'épreuve d'un tournant majeur. Jamais, pour autant, je n'ai désavoué le lointain jeune auteur de *L'afficheur hurle*. À mon grand étonnement, j'en ai retrouvé toute la fougue alors qu'au cours du « Printemps étudiant » 2012, je rédigeais *Les pantins de la destruction*.

Quelque chose d'alors aurait passé dans l'après... Mais quoi au juste ? Tenter de le cerner ne va pas de soi, d'autant moins que l'écart temporel implique le risque d'erreurs de perspective. Il me semble que l'approche la plus avisée consiste à pointer dans la direction d'une conviction centrale dont je sais qu'elle m'a toujours animé. Plus qu'obtenir un État national souverain, m'apparaissait alors désirable d'inciter un peuple à lutter contre l'oppression et ses citoyens à assumer le risque de la liberté. Aujourd'hui, la puissance démesurée de superprédateurs menace l'humanité jusque dans sa survie. Le véritable sujet politique du combat d'à présent, c'est l'espèce humaine — pour laquelle j'éprouve, et je reprends les mots de Robert Antelme, « *un sentiment d'ultime appartenance* ».